

L'histoire des femmes au défi de l'histoire de la déportation

Christine Bard, professeure d'histoire contemporaine à l'Université d'Angers.

Cette conférence a été donnée le 8 mars 2013 avant la lecture de *Qui rapportera ces paroles ?* de Charlotte Delbo, par la Cie OeilduDo et 11 autres compagnies partenaires, mise en lecture de Virginie Brochard, Centre Jean Carnet, Mûrs-Erigné (49).

8 mars 2013 : quel sens donner à l'œuvre de Charlotte Delbo pour une date symbolique, la célébration de la journée internationale des femmes, lancée par l'Internationale des femmes socialistes il y a un siècle ?

Ce serait assez simple si l'on ne considérait que la résistance féminine. Le parti communiste, dont Charlotte Delbo était proche, l'a beaucoup fait dans les années 1950, en mettant en avant la figure de Danielle Casanova, fondatrice de l'Union des jeunes filles de France, déportée à Auschwitz avec Charlotte Delbo, elle y meurt du typhus. Marie-Claude Vaillant-Couturier, revenue d'Auschwitz, incarnera la voix du parti dans les années d'après-guerre. Ce n'est pas le cas de Charlotte Delbo, qui n'est pas représentative de ces femmes cadres. Certes l'engagement communiste est un idéal vibrant pour cette fille d'immigrés italiens qui a trouvé à l'Université populaire de Paris des camarades et un mari, Georges Dudach, arrêté en même temps qu'elle, fusillé au Mont Valérien en mai 1942 à 28 ans. A la prison, puis à Compiègne, Auschwitz et Ravensbrück, elle est une politique parmi des politiques. C'est cette déportation-là qui sera mise en évidence à la Libération, notamment par l'ADIR : association des déportées et internées de la résistance. Qui prolongera la communauté formée dans la déportation.

Il est facile de relier la résistance féminine à l'événement féministe qu'est le 8 mars. Pourquoi ? C'est presque une évidence. Les femmes dans la résistance ont pris les mêmes risques que les hommes. Leur participation marque les esprits. C'est surtout au nom de leur rôle dans la résistance que les Françaises deviennent des citoyennes avec les mêmes droits politiques que les hommes, le 21 avril 1944. Lucie Aubrac symbolisera l'audace, Marie-Madeleine Fourcade la capacité à diriger un réseau, Jeanne Bohec celle de fabriquer des explosifs... Mais ce sont aussi beaucoup d'anonymes qui agissent sans avoir l'impression d'être pour autant des « résistantes ». Ce qui explique la sous-estimation des femmes parmi les résistants homologués, qui est de l'ordre de 15 %, et parmi les médaillés de la résistance, 10 %. Parmi les Compagnons de la Libération, elles ne sont que 6 femmes sur 1036. Aucune au Panthéon aux côtés de Jean Moulin, pourquoi pas Charlotte Delbo ? Les temps ont changé et redonner aux femmes le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire, et toute leur place dans la mémoire officielle sont devenus des objectifs largement partagés.

La période de résistance antérieure à sa déportation est peu présente dans l'œuvre de Charlotte Delbo qui est centrée sur Auschwitz, pendant et après. La déportation des femmes est un objet mémoriel, fort de nombreux témoignages, parmi lesquels on retient l'œuvre de Charlotte Delbo et le maître livre Germaine Tillon sur Ravensbrück. Mais la déportation reste en marge de l'histoire des femmes et son « insistante absence » ne manque pas d'interroger. L'approche « par le genre » de la déportation serait-elle inappropriée ? Les réflexions qui suivent voudraient démontrer le contraire.

Ce que permet l'œuvre de Charlotte Delbo, c'est de rapprocher aussi deux types de déportation : la déportation des juifs et la déportation politique. Par une anomalie non expliquée, le convoi des 230 Françaises du 24 janvier 1943, part à Auschwitz, c'est le seul convoi de non-juives. Arrivé à Auschwitz, ces Françaises ne sont pas mêlées aux autres. C'est la mort qui les attend par des moyens qu'elles découvrent vite : épuisement, maladie, faim, froid, coups, tortures, mais pas la mort immédiate dans les chambres à gaz. Charlotte Delbo est donc témoin de la Shoah. Elle s'opposera dès la fin des années 1970 au discours niant l'existence des chambres à gaz.

Comprendre le malaise historiographique

La déportation et les camps occupent une place mineure dans les récits sur l'histoire des femmes au XX^e siècle. Ce thème est parfois totalement absent dans des chapitres portant sur « les femmes pendant la Seconde Guerre mondiale ». Il ne s'agit pas à proprement parler d'un « oubli ». Notre hypothèse est plutôt que la déportation n'est pas considérée comme centrale. Qu'il s'agisse de l'extermination des juifs ou de la répression de la résistance, la pertinence de ces événements pour comprendre les relations entre les hommes et les femmes ne s'impose pas d'emblée. Dans les années 1970, alors que le résistancialisme s'effondre, personne n'écrit « *Être femme sous Pétain* », personne ne filme « *Françaises, si vous saviez...* ». Pourquoi ? L'histoire, la grande histoire, se décline encore au masculin.

L'histoire d'inspiration féministe qui se développe alors passe d'une certaine manière à côté de la Seconde Guerre mondiale, préférant une histoire plus sociale, attentive à la vie quotidienne... Il n'existe aujourd'hui aucune thèse (achevée) sur les résistantes en France... Encore moins sur les déportées. Rien sur les femmes dans la collaboration. Pour celles qui ont vingt ans en 68, cette histoire renvoie à la génération de leurs mères elles-mêmes... résistantes, attentistes ou « collabos ». Secrets de famille, non-dits, silences pèsent sur le lien entre générations.

Nombre de femmes remarquables qui ont connu la déportation n'ont pas de biographies. Peut-être en sont-elles en partie responsables ? Beaucoup chérissent une éthique égalitaire du collectif et rejettent tout « vedettariat ». Sans doute aussi ont-elles voulu maîtriser la transmission de leur passé. La première biographie de Charlotte Delbo vient tout juste de sortir, en 2013. C'est le centenaire de sa naissance et 28 ans se sont écoulés depuis sa mort.

En France, l'histoire des déportées est faite par d'anciennes déportées. L'histoire des femmes ne se saisit pas franchement de celle de la déportation, thème qui reste « souterrain ». S'agit-il d'un malaise ou d'une paresse de la pensée féministe ? Cette dernière, à la recherche de la différence des sexes (lecture différentialiste) ou de la différenciation des genres (lecture constructionniste), se trouverait-elle en échec, face à un phénomène qui transcende le genre, le sexe ? Face à un « autre monde » décrit par Germaine Tillon « comme un monde d'incohérence », fait de hasards, d'incertitudes et de « ténèbres », serait-il vain (ou dangereux ?) de chercher des différences entre les femmes et les hommes ? L'inversion des valeurs la frappe : on extermine des enfants, des femmes enceintes et des affaiblis, « ceux qu'en cas de naufrage, les marins bien élevés sauvent en premier ».

Effacement du genre ?

La disparition du genre, Germaine Tillion la souligne avec le mot « schmuckstück » (objet précieux), qui désigne par antiphrase les « misérables parvenus au dernier degré de la dégradation morale et physique. Le mot ne comportait pas de féminin, car le Schmuckstück n'appartenait plus à une catégorie sexuée mais à celle des objets, des Stück ».

Il faut tirer toutes les conclusions de ce constat d'indifférence à la différence des sexes traditionnellement établie. Il révèle une des facettes du nazisme et nous renseigne aussi sur le genre. Lorsqu'il y a volonté génocidaire, le sexe ne joue plus aucun rôle. Lorsqu'il y a volonté de répression politique par la terreur, le sexe ne doit plus, non plus, jouer un rôle. Un verrou saute radicalement.

Si les femmes et les hommes ont vécu en déportation une communauté de souffrance, le souci premier de l'histoire des femmes, qui est de rendre les femmes plus visibles, reste une quête très légitime. Peut-on dépeindre l'« être concentrationnaire » uniquement à partir de témoignages d'hommes déportés ? Sans doute pas. C'est pourtant ce que fait David Rousset, dans *L'Univers concentrationnaire*. Et ce qu'il décrit – des cas d'anthropophagie ou le mépris à l'égard de la faiblesse du « vieillard », ne se retrouve pas dans les témoignages féminins.

Dans *Ravensbrück*, l'ethnologue Germaine Tillion ne met pas en évidence un objet « femmes » et n'adopte pas un point de vue féminin, mais elle souligne les différences entre camps d'hommes et camps de femmes. La politique modèle les premiers, pour le meilleur et le pire. La présence de techniciens est aussi une particularité. Les SS se méfient davantage des hommes, encadrés par des droits communs dangereux. Les relations personnelles sont plus rudes. Tandis qu'il lui « semble que, dans les camps de femmes, l'appui amical fut plus constant, plus solide, plus réparti ».

Si le concours national de la résistance et de la déportation a proposé « les femmes » comme sujet de l'année 1997, c'est bien le signe d'une plus grande acceptation de l'histoire des femmes. Mais la recherche d'une spécificité féminine reste source d'un certain malaise, comme si elle portait avec elle le risque d'une minimisation de ce qui reste central : la déshumanisation sans aucun égard pour le sexe. Selon Marie-José Chombart de Lauwe, « les déportées ressentent parfois une gêne face à une mode féministe qui est en quête d'une spécificité de la condition des femmes ».

Charlotte Delbo va dans ce sens : « Je ne veux pas que l'on débâte de moi en tant qu'auteur femme. Je ne suis pas une femme lorsque j'écris. Il n'y a pas d'expérience différente entre les hommes et les femmes dans les camps. Juste une souffrance commune. Le système concentrationnaire garantissait une parfaite égalité entre hommes et femmes ».

Il existe un risque réel de naturalisation des différences et de généralisation abusive. Les femmes auraient mieux survécu aux camps que les hommes en raison de leur « nature » et leurs « réflexes ancestraux », elles feraient preuve de plus de dignité, de respect de soi, d'entraide, d'activité de l'esprit... Ce point de vue naturaliste consiste à expliquer un comportement ou une manière de penser par un fait biologique (« être tournée vers l'intérieur »). Le moins que l'on puisse dire est qu'il fait controverse car la domination masculine s'appuie sur cette conception, qui, par ailleurs, semble vouer les hommes à une insensibilité congénitale !

Faut-il alors renoncer à l'histoire des femmes ? Lorsqu'elle est bien faite, c'est-à-dire sans *a priori*, elle recherche aussi bien les différences que les points communs entre les sexes. Il est peut-être, en plus de la différence essentielle de la

maternité, des différences qui, pour être inessentiels, n'en sont pas moins des objets d'histoire.

Et puis il faut entendre les contradictions dans les paroles des déportées : c'est à la fois pareil et différent, universel et spécifique.

Des vécus concentrationnaires différents selon le sexe

Dans son œuvre, Charlotte Delbo, femme, évoque essentiellement des femmes : ses compagnes dans la déportation. Les camps de concentration et d'extermination concernent les deux sexes, séparés toutefois dès l'entrée au camp. La non-mixité doit faciliter le maintien de l'ordre. Elle va souvent de soi dans la société de l'époque et vise à protéger une morale publique menacée par les tentations séductrices de la mixité ; elle permet aussi d'inculquer plus facilement des rôles différenciés selon le sexe. L'expérience concentrationnaire est marquée par la non mixité, par une homosociabilité presque exclusive.

Quelles sont les différences observables ?

Les femmes résisteraient beaucoup mieux que les hommes à la douleur et aux privations, explique l'historien Denis Peschanski à partir du cas du camp Rivesaltes en 1941. La variable de la socialisation politique fait aussi différence même s'il y a sur-représentation des femmes politisées dans la population féminine déportée.

La maternité est bien sûr un élément fort de différenciation. À Ravensbrück, des enfants naissent : ils sont d'abord tués à la naissance, puis, à la faveur d'un changement de médecin, les nouveau-nés sont laissés en vie mais sans soins. Geneviève de Gaulle écrit en 1961 un article sur « la condition des enfants au camp » évoque « la souffrance incommensurable des mères » et les enfants survivants, cachés et sauvés. La maternité est en soi une cause de surmortalité, en raison des conditions de l'avortement parfois imposé, ou des conditions d'accouchement, enfin, du désespoir des mères séparées de leurs enfants et qui se laissent mourir...

Dans l'ordre des différences corporelles, on peut penser aussi à l'aménorrhée, provoquée par le stress, l'enfermement et la diminution de la ration alimentaire et à la crainte de la stérilité. Certaines jeunes filles et jeunes femmes subissent des stérilisations.

La prostitution est aussi un élément de différenciation selon le genre. Parmi les femmes déportées, il y a un certain nombre de prostituées. Méprisées, elles n'ont pas témoigné. Par ailleurs, il existe une prostitution organisée à l'intérieur des camps.

Plus que les hommes, les femmes sont exposées à des demandes sexuelles, difficiles à refuser. Ces relations avec des SS sont très dangereuses : après avoir « servi », les détenues sont souvent abattues, surtout si elles sont enceintes.

La violence sexuelle est présente dès l'arrivée au camp, avec la mise à nu « sous le regard des autres dans une volonté de soumission et d'humiliation ». L'épreuve est-elle moins douloureuse pour les hommes, habitués à la rudesse militaire, à une sociabilité de vestiaire ? Cette question est-elle légitime ? A-t-elle un sens ? Peut-on mesurer des degrés de souffrance, d'humiliation ?

La privation de toute sexualité et même l'extinction de la libido font partie du processus de déshumanisation. Sur les déportées de Ravensbrück, peu de témoignages évoquent la sexualité. Il faut la licence qu'autorise l'opérette pour oser pointer la disparition du désir qu'un chœur virtuel de déportées chante sur l'air de « Au clair de la lune » : « Notre sex-appeal / Était réputé... / Aujourd'hui

sa pile / Est bien déchargée ». Charlotte Delbo évoque la transformation de l'image du corps féminin : « il fallait faire un effort pour distinguer dans ces peaux plissés qui pendaient des seins de femmes ».

La question de l'homosexualité féminine est restée taboue. Des femmes allemandes ont été déportées parce que lesbiennes et à ce titre considérées comme asociales. Leur culture étonne les Françaises. Entre déportées se développent parfois des liens affectifs que l'on peut qualifier d'amour ou d'« amitié intense ». C'est l'expression employée par Margarete Buber-Neuman qui écrit cette phrase inouïe : « Je remercie le sort de m'avoir conduite à Ravensbrück car j'y ai rencontré Milena ». Le règlement de Ravensbrück punit les relations sexuelles entre femmes de dizaines de coups de bâton. Mais cette réalité sera occultée après 1945 rencontrant le silence et le déni.

L'amour sous toutes ses formes participe pourtant à la survie, à la résistance. Dans le texte de Charlotte Delbo, on peut relever d'innombrables références à la solidarité affectueuse entre femmes, que l'on peut nommer, en utilisant le néologisme féministe des années 1970, la sororité.

Le genre est en jeu dans tous les types de relations existant dans le camp. Il marque aussi le regard porté par les victimes sur leurs bourreaux. Les femmes bourreaux sont perçues comme des monstres femelles par Jeanne Letourneau, déportée d'Angers. La disparition de toute compassion chez une femme représente pour elle un signe tangible de barbarie. La civilisation à laquelle elle arrime son idéal est aussi celle où les êtres humains de sexe féminin restent des « femmes ».

Transmettre

Charlotte Delbo fait entendre une voix particulière, poétique, sociologique, théâtrale. Elle n'est pas seule à témoigner. Dès 1945, l'Association des déportées et internées de la Résistance (ADIR) publie études et témoignages. En 1965, elle publie un grand témoignage collectif : *Les Françaises à Ravensbrück*. C'est cette année-là, vingt ans après la Libération, que paraît le début de la trilogie : *Aucun de nous ne reviendra*. Ce dernier a été demandé à Charlotte Delbo par la féministe socialiste Colette Audry, qui dirige la collection « Femmes » chez Denoël Gonthier. Charlotte Delbo l'a écrit dès son retour, lors de sa longue convalescence, en Suisse. Mais son ami très cher, son pygmalion, Louis Jovet, ne l'encourage pas et lui écrit sur un ton quelque peu paternaliste qu'elle devrait réécrire son texte et couper une partie du poème qui l'ouvre. Charlotte Delbo expliquera ensuite qu'elle voulait être sûre de produire une œuvre littéraire et pas un simple témoignage, raison pour laquelle elle avait attendu 20 ans pour publier. On peut pourtant imaginer l'effet produit par la lettre du Grand Jovet sur sa secrétaire. Charlotte Delbo ne suivra toutefois pas ses conseils et ne changera pas un mot à son texte. Elle publiera ensuite très vite *Le Convoi du 24 janvier* ; *Une connaissance inutile*, puis *Mesure de nos jours*.

Qui rapportera ces paroles ? oeuvre théâtrale, est publié en 1974 mais date de 1966. Charlotte Delbo a écrit d'une seule traite cette pièce en trois actes pour 22 comédiennes ayant les rôles des détenues du block 23. La 1^{ère} a lieu le 14 mars 1974, au théâtre Cyrano-de-Bergerac. Succès d'estime pour les critiques, mais pas de grand succès public. C'est le film de Liliana Cavani, *Portier de nuit*, qui attire alors le public à la poursuite d'un obscur objet du désir (la passion d'une ancienne déportée pour son ancien bourreau).

Faire de la littérature, ou du théâtre : telle est l'ambition de Charlotte Delbo. Sa conviction est que l'émotion est une nécessité pour donner une chance à la

transmission. Elle veut « dire vrai ». En la lisant, on peut penser à la psychanalyste Anne-Lise Stern, déportée à Auschwitz qui proteste contre (*je cite*) « ce qui s'élabore à partir de notre viande, en histoire, en psychanalyse, en philo, en politique, et même parfois dans les différents groupements de survivants. Ce n'est forcément jamais « ça » ».

Comme l'écrit Anne-Martine Parent, dans un article sur Charlotte Delbo, le lecteur est « invité à regarder et à (ne pas réussir à) voir, à regarder et à (ne pas être capable de) se faire le témoin du témoignage de Delbo. [...] Il y a chez Delbo une double impossibilité : impossibilité de la transmission et impossibilité de l'objet transmis ».

Est-ce cette analyse subtile sur l'(im)possible transmission qui limite la réception de l'œuvre de Charlotte Delbo ? Ou n'est-ce pas plutôt toute une série de raisons liées au fait qu'elle est une femme ? On n'a plus besoin aujourd'hui de démontrer que les femmes auteurs connaissent une double discrimination : de leur vivant et dans la postérité. Charlotte Delbo est vite tombée dans l'oubli, dans les années 1980-1990, contrairement à Primo Levi, Jorge Semprun, Robert Antelme.

Vite traduite en anglais, c'est dans les universités américaines qu'elle a d'abord rencontré la reconnaissance académique, été invitée à faire des conférences, dans les départements d'études féministes, si peu développés en France. Les témoignages sur la déportation s'entremêlent désormais aux voix contemporaines des historien.nes. Leurs voix, sous la forme privilégiée de la citation, ne s'éteindront pas. Charlotte Delbo est devenue objet de recherche universitaire. Un livre collectif lui a été consacré en 2011, ainsi que plusieurs thèses. La Bibliothèque nationale de France vient d'organiser un colloque les 1^{er} et 2 mars derniers sur son oeuvre.

Concluons maintenant ces réflexions sur l'histoire des femmes dans la déportation et l'expérience concentrationnaire. À mes yeux, il ne s'agit pas seulement d'une histoire *de* femmes, mais bien d'un éclairage à porter sur l'histoire *des* femmes. Une histoire qui considère les déportées comme des sujets pensants et agissants de l'histoire, attentive à leurs écrits, leurs paroles, leurs silences.

En intégrant la déportation dans le grand récit de l'histoire des femmes, on mesure à la fois des continuités et des discontinuités.

Il y a continuité de la dissymétrie fondée sur le sexe : non-mixité, sexualisation du corps féminin (violences et humiliations sexuelles, prostitution...), comportements au quotidien marqués par les habitus féminins, caractéristiques prises par la résistance au sein du camp.

Mais il y a aussi et surtout discontinuité : une répression politique allant jusqu'à l'extermination par le travail et les mauvais traitements concernant un nombre très élevé de femmes ; le projet de déshumanisation dans l'univers concentrationnaire, sans considération pour le sexe.

L'histoire des femmes est aujourd'hui enrichie par le genre : le genre comme système de différenciation sexuelle jouant à tous les niveaux, y compris dans l'univers concentrationnaire, du côté des bourreaux comme du côté des victimes, au niveau « macro » - organisation du camp - ou « micro » - conscience, conduites individuelles. On peut s'appuyer sur les deux sens du concept de genre : le genre comme organisation sociale différenciant et hiérarchisant les sexes ; mais aussi le genre comme identité sexuée à la fois imposée et choisie, mais aussi interprétée.

Ce qui signifie que le même outil de décodage des conduites, des relations, des identités, des discours peut aider à découvrir sous un autre jour l'histoire des hommes déportés. D'une comparaison entre les femmes et les hommes découlerait sans doute ce constat que, dans la mesure où le genre colle à la peau de l'individu, il fait partie des attributs de son humanité, il est dès lors menacé par le processus de déshumanisation, et joue un rôle dans la résistance psychique individuelle et collective des déporté.e.s, quel que soit par ailleurs le rapport - consentement à la norme, ou transgression – qu'elles ou ils ont au genre imposé.

C'est une des modalités d'organisation du genre que Charlotte Delbo nous présente quand elle peint, à travers les femmes, la condition plus générale des déportés. Les femmes deviennent le sujet universel, représentent toutes les victimes, quel que soit leur sexe. Ou pour le dire autrement la victime féminine n'est pas moins universelle que la victime masculine.

C'est encore une manière de se situer par rapport au genre que de refuser, comme elle l'a fait, d'être lue comme une auteure –femme. Elle ne veut pas être enfermée dans une catégorie – par ailleurs dépréciée. Elle est auteur et pense à juste titre avoir à transmettre un message qui transcende le genre qu'il s'agisse de l'émetteur ou du récepteur. Elle montre ainsi sa distance critique à l'égard des préjugés de son temps sur la nature féminine et se situe implicitement dans une mouvance du féminisme qui met l'accent sur la similarité des femmes et des hommes, sur ce que les uns et les autres ont en partage, pour le meilleur et pour le pire.